

et demanda d'urgence un lit pour la patiente.

— J'ai fait réserver deux chambres contiguës... répondit le propriétaire de l'hôtel, madame et mademoiselle les occuperont...

Ursule fut portée au premier étage où René, avec l'aide d'une servante, s'empresse de la dévêtir et de la mettre au lit.

Léopold Lantier, à demi caché par un groupe de voyageurs, avait prêté une oreille attentive aux paroles du docteur. En apprenant que huit jours d'absolu repos seraient indispensables pour la guérison de madame Sollier, il prit son parti de l'incident qui venait d'entraver ses projets et se dit qu'ayant devant lui toute une semaine il trouverait sans aucun doute quelque bonne occasion de supprimer les deux femmes sans se compromettre. Il s'arrangea donc pour passer le reste de la nuit à l'hôtel, dans un fauteuil, au coin du feu de la salle commune, et il remit au lendemain la réédification de ses plans.

XX

Quatre jours s'étaient écoulés depuis le pacte conclu entre Pascal Lantier et le misérable évadé de la prison de Troyes, pacte effroyable qui condamnait à mort Ursule et René, et faisait de l'ingénieur, le complice du bandit auquel il avait fourni l'argent nécessaire pour conduire à bonne fin son œuvre sinistre.

Pascal Lantier ne devinait point que l'étranger et son cousin Léopold fussent le même homme. Dans un moment de fièvre, décidé à tout pour échapper à la ruine, à la banqueroute, à la cour d'assises, à la prison, il avait accepté les services de cet homme mais, une fois le prétendu « Valta » parti, le constructeur s'était demandé si quelque misérable, maître de ses secrets, ne venait pas de le prendre pour dupe et de le faire adroitement chanter...

L'entre-filet du « Petit Journal », laissé dans ses mains par Léopold, disait bien en effet que Robert Vallerand, le député de l'Aube, venait de mourir, mais cela ne prouvait nullement l'exactitude des détails donnés par le visiteur et l'authenticité des millions promis... La mort même était-elle vraie ?

Les correspondants des journaux les mieux informés sont sujets à l'erreur ; la nouvelle pouvait être prématurée. Pascal, le lendemain, dévora les feuilles publiques. Elles confirmaient le décès de Robert Vallerand.

La certitude que Valta n'avait pas menti sur ce point rassura quelque peu le constructeur. Il attendit avec plus de calme des nouvelles de son complice.

— Assurément, se disait-il, Valta ne peut agir sans perdre une minute... il doit combiner des plans, trouver des moyens d'exécution, attendre un moment opportun, ne rien risquer de ce qui, par trop de hâte, compromettrait la réussite... Si par malheur il échouait, s'il ne pouvait empêcher l'héritière de se présenter, adieu le mirage entrevu ! Adieu l'espoir qui seul soutient mon courage ! Au lieu du salut, l'éroulement !

Es de nouveaux les plus poignantes angoisses remplaçaient la confiance.

Le surlendemain, aucune nouvelle n'arrivant de Roailly, ces angoisses atteignirent leur paroxysme. Les journaux du département de l'Aube, qu'il alla consulter dans un cabinet de lecture, augmentèrent sa perplexité. Ces journaux annonçaient qu'après l'enterrement du député les scellés avaient été mis au château de Viry-sur-Seine.

Que pouvait faire Pascal ? Devait-il se présenter comme héritier ? Assurément non, car une telle démarche risquerait de faire échouer le plan de son complice.

Il fallait donc s'armer de patience et ne pas donner signe de vie avant d'avoir reçu les instructions de Valta.

L'entrepreneur, en rentrant rue de Picpus après sa séance au cabinet de lecture, trouva une lettre qui mit le comble à son inquiétude. Cette lettre était de M. de Terrys. Le père d'Honorine prit le constructeur de passer chez lui sans le moindre retard. La forme de cette prière était presque impérieuse.

— Que diable peut-il me vouloir ? se demanda Pascal en fronçant le sourcil. Le paiement des rentes et l'échéance du remboursement partiel sont encore éloignés... D'ici au trente et un décembre l'héritage de Robert Vallerand sera dans mes mains et toute gêne aura disparu. Mais encore une fois que me veut-il, et pourquoi ce ton de commandement ?...

Pascal Lantier trouvait, non sans raison, que l'incertitude constitue un supplice intolérable. Il déjeuna donc à la hâte, monta en voiture et se fit conduire chez M. de Terrys.

Le comte habitait, boulevard Malesherbes, un petit hôtel adossé au parc Monceau.

Ce fut Honorine de Terrys qui reçut le constructeur. Elle parut étonnée de sa visite.

— Vous devenez bien rare, cher monsieur Lantier... lui dit-elle.

— Il faut m'excuser, mademoiselle... Des affaires très nombreuses et très importantes absorbent à tel point ma vie qu'il ne me reste plus de temps pour les choses agréables... Je dois même avouer que, si je n'avais pas reçu ce matin une lettre de monsieur votre père, je n'aurais point en ce moment le plaisir de vous voir...

— Mon père vous a écrit ? fit la jeune fille évidemment surprise.

— Oui, mademoiselle... en des termes pressants... Aussi n'ai-je pas perdu une minute pour me rendre à ses désirs... J'espère le trouver en meilleure santé...

Honorine secoua la tête.

— Votre espoir, hélas ! ne se réalisera pas, cher monsieur... répliqua-t-elle.

— Le comte est plus souffrant ?

— Beaucoup plus... Depuis quelques jours son état me préoccupe douloureusement ; lui-même, je le crois, commence à éprouver quelque inquiétude. Il sent ses forces diminuer et il en convient, ce qui ne lui était jamais arrivé jusqu' présent...

Une sueur d'angoisse mouilla les tempes de Pascal Lantier.

— Que m'apprenez-vous là, mademoiselle ? ? balbutia-t-il en déguisant son trouble sous une apparence de tristesse.

— La vérité, monsieur Lantier...

— Vous n'admettez pas cependant que le danger soit proche...

— Je le regarde au contraire comme imminent. Mon père est physiquement épuisé... il s'éteindra d'une façon soudaine, en conservant jusqu'à la dernière minute l'entière lucidité de son intelligence. S'il vous a prié de venir, c'est sans doute pour vous parler d'affaires, car vous avez je crois des intérêts communs, mon père ayant mis de l'argent dans votre maison...

— Oui, mademoiselle, et je suis prêt à lui rendre des comptes qui ne peuvent que le satisfaire...

Honorine s'inclina et reprit :

— Quelque soit le motif de votre visite, je suis heureuse de vous voir... J'ai à vous demander des nouvelles de votre belle-sœur.